

XXVI

Samedi 3 Juillet 1943

Augustin venait de lire dans un journal clandestin le discours que le général de Gaulle avait fait le 18 Juin précédent à Alger :

« ...Il y a pour les peuples et pour les gouvernements une épreuve particulièrement pénible au milieu de leurs autres épreuves. On dirait qu'un Génie caché s'applique à obscurcir les données les plus claires, à embrouiller les plus simples situations. Il en résulte que tous, tant que nous sommes, avons parfois l'impression de nous trouver dans une sorte de brume... »

Et Augustin y était dans cette « sorte de brume ». Depuis son arrestation il ne cessait de tourner dans sa tête des pensées biscornues : pourquoi les allemands s'étaient-ils intéressés particulièrement à sa personne ? Emeline ? Leurs enfants ? Pourquoi ces mesures anthropométriques réservées généralement aux criminels ? La forme de son crâne un peu particulière ? Il avait interrogé le pharmacien et le médecin qui lui, se souvenait avoir lu au cours de ses études comment, au XIXème siècle, la pensée de Darwin avait été instrumentalisée par les biologistes français, anglais et surtout allemands pour justifier la nécessité de purifier une « race humaine » comme le fait la nature pour les autres espèces.

« Comme quand on ne fait pas inséminer une vache malade ? » interrogea Augustin

- Ou plutôt comme dans une portée de six renardeaux, seuls les deux plus solides survivent » précisa le docteur.

- Ca veut dire que tous les bancroches, les sous-esprits, les bas du front, les éclopés, les infirmes, les aveugles, les malportants et pourquoi pas les vieillards, les nés trop tôt, les nés trop tard, les « qui chantent faux » les bas du cul (!) doivent être éliminés ?

- Sans compter les lois de l'hérédité qui enferment définitivement chaque individu dans une forme de déterminisme..

- Oui, ton père est idiot, ta mère est idiote, tu seras forcément idiot !

- Mais aussi », sourit le docteur, « ta mère est belle et intelligente, ton père est beau et gagne beaucoup d'argent...

- Tu as toutes les chances d'être un enfant pourri ! »

Ils rirent ensemble.

« Tout ça pour dire » reprit le docteur, « que depuis, beaucoup de recherches ont été conduites afin d'améliorer « la

Race » et que certaines théories ont vu le jour, encensées par des idéologies fumeuses, si bien que des expérimentations sont en cours dans les laboratoires allemands, même dans des laboratoires allemands en France, chez nous, à la préfecture. Et les mesures de votre crâne particulier pourraient bien entrer dans ce créneau là ! »

Augustin avait en tête cette dernière phrase quand il entra dans la forêt. Il y régnait un calme extraordinaire qui n'était pas le silence, parfois oppressant, ni la quiétude, simplement ennuyeuse, mais la tranquille harmonie des êtres et des choses : les grands chênes affirmaient leur présence par simple état de majesté, les feuilles velues des hêtres centenaires vibraient, agitées de frissons contenus que perturbait le passage hâtif d'un papillon. Sur une branche haute, un geai. Plus bas, le hallier organisait ses nouvelles rames nées d'un nouveau printemps. L'été déjà les colorait de vert tendre. Plus bas encore, herbe douce et fleurettes se déclaraient coupables de tant de contes murmurés.

Augustin en connaissait beaucoup de ces contes et Charles Perrault n'était pas son cousin ! Et les jumeaux en avaient tant entendus où les ogres affamés dévoraient cru enfants de seigneurs comme gens de la terre (« ça n'est pas nous ça papa, disaient-ils) qu'ils avaient parfois du mal à différencier rêve et réalité. Qu'allaient-ils penser de ce qu'il s'apprêtait à leur dire : que les ogres ne sont pas toujours ceux que l'on croit, que les méchants peuvent avoir l'air gentil mais que les gentils peuvent devenir de vrais méchants.

« Augustin, attends-moi ! » C'était la voix d'Emondine.

- Tu m'avais dit ne pas vouloir monter au dôme !

Elle l'avait promptement rejoint :

- J'ai réfléchi. Finalement j'ai peur que tu ne les inquiètes pour rien. Au pire les allemands vont les mesurer comme ils l'ont fait pour toi et puis les relâcher. Que peut-on craindre de ces deux là ?

- Tu as peut-être raison, tu as certainement raison ma femme mais...

- Ils ne font de mal à personne Augustin ! Tu leur as donné une belle éducation ! Certes, ils sont forts et adroits et souples et aventureux et courageux mais aussi curieux de tout, cultivés, attentionnés et presque savants..., » elle rit, « que pourraient-ils attendre d'eux ?

- Le meilleur pour eux, allemands, le pire pour nous, les parents.

- Tu n'en sais rien Augustin. Allez, sors de ta brume, il fait beau aujourd'hui. »

Elle se pressa contre lui, embrassa sa joue :

« Allez !

- Non Emeline, non ! Même si je me trompe, il faut qu'ils sachent. Eux sauront faire la part des choses. »

En atteignant la zone des rhododendrons, ils aperçurent une silhouette qui filait en courant du côté des falaises.

« On dirait Léon ? Qu'est-ce qu'il fait par ici ? Et pourquoi s'enfuit-il à notre approche ? » s'étonna Augustin.

- Il doit avoir peur que l'ogresse le mange tout cru !



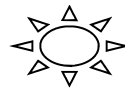
- Des fois tu es un peu Bête ma chérie ! »

Ils partirent d'un grand éclat de rire tandis que les jumeaux, tout en haut sur la crête, leur faisaient de grands signes :

- Papa, maman, on est là ! »

Et dès qu'ils les eurent rejoints :

- « Il y a un homme dans le champ des ogres depuis ce matin. Quand il vous a vu il s'est enfui du côté des falaises.
- On l'a vu aussi. Il me semble que c' était Léon. Est-ce qu'il avait un grand béret sur la tête ?
 - Oui, oui, mais pour courir il l'avait enlevé.
 - Ou pour que je ne le reconnaisse pas...sacré Léon ! En tout cas vous n'avez rien à craindre de lui. Ce qu'il cherche, c'est les juifs !
 - Mais papa ?
 - Je sais, alors pas un mot !
 - Mais...
 - Pas un mot surtout ! J'en parlerai à monsieur l'instituteur dès que je le verrai. Quand à vous , approchez, allons nous asseoir sur la roche là. Il faut que je vous explique. »
- Emondine veillait au grain : il n'en dirait pas plus que nécessaire.



Les juifs recueillis par les gens du village étaient à l'abri depuis presque une semaine à l'intérieur de la mine. Josef avait mené les choses rondement avec l'appui du réseau de résistants qui commençait à se monter. Il fallait agir vite avant que la Milice ne se soit suffisamment étoffée ou n'obtienne l'aide des allemands qui, au dire de monsieur le maire parfaitement au courant, ne semblaient pas s'accorder avec ces français qui « trahissaient » leur pays. Etat d'esprit somme toute logique pour des militaires tellement attachés à leur état-nation.

Léon, unique milicien du village, se rendait tous les soirs à la ville pour prendre les consignes de ses chefs et rendre compte de ses observations, mais il apparut que le dimanche il s'attardait dans les bistrotts et finissait toujours sa nuit dans la gargote dont l'entrée était éclairée en permanence par une lampe rouge.

Ce fut donc un dimanche soir, à la nuit tombée, que la petite troupe gagna discrètement la forêt en passant devant chez Augustin qui leur fit franchir le dôme, les fit descendre dans le cratère et et atteindre l'entrée de la mine.

Nombre de villageois suivaient, chargés du nécessaire, lampes tempête surtout. Couvertures, literie sommaire, ustensiles de cuisine, ravitaillement, avaient été entreposés chez le maréchal ferrant puis placés dans sa carriole que tirait un solide percheron. Il était habitué aux bucheronnages montagneux mais pour atteindre le cratère, on le fit passer par le chemin dit de « pisse-vache » qui lui, contournait le dôme.

Ils furent accueillis à leur arrivée près de la petite gare par monsieur le maire, le docteur, le pharmacien et même deux gendarmes sans leur uniforme, qui les avaient précédés pour préparer leur installation, la partie ménagère étant assurée (« faut pas exagérer quand même, nous on sait pas faire ça ! ») par leurs épouses respectives. Katrin et Françoise avaient été également jumelées dans ces tâches ingrates.

En cette nuit, la cathédrale de roche prenait, sous l'éclairage des dizaines de lampes-tempête, des allures de palais des merveilles ;



« Vous serez bien ici. Personne ne viendra vous chercher. Installez-vous le plus confortablement possible » dit le maire, passablement ému, « et merci à vous tous, chers concitoyens ! Cet acte de solidarité humanitaire, spontané et désintéressé vous honore ! D'autant plus que l'ennemi est là, à nos portes, chez nous.»

On faillit applaudir mais on préféra se prendre les mains , fraternellement.

Josef prit la parole :

« Je reste avec vous, ma femme et mes deux filles bien sûr et j'assurerai tous les soirs la liaison avec le village. Augustin m'aidera pour le transport du ravitaillement. Nous devons surtout être discrets et ne quitter la galerie qu'en cas d'extrême nécessité. Les ogres montent de leur flanc de vallée sur le dôme souvent le matin et descendent aux chaleurs de midi. Il vaut mieux qu'ils ne sachent rien de votre présence. Non pas qu'ils soient dangereux ! Au contraire, ils sont votre première protection : qui viendrait les ennuyer ? Certainement pas les allemands ! Mais je ne peux pas savoir quelle serait leur réaction face à l'inconnu que vous représentez.

- Josef a raison, ajouta Augustin, je les connais trop bien pour savoir qu'avec eux, tout est possible. Donc prudence. Vous êtes dans un palais ! Profitez-en !

Et l'on s'émerveilla de tant de beauté. Pourtant la séparation fut difficile.